



HAL
open science

S'interroger sur les limites

Nicolas Tixier, Elisavet Kiourtsoglou

► **To cite this version:**

Nicolas Tixier, Elisavet Kiourtsoglou. S'interroger sur les limites: Entretien avec Nicolas Tixier. Solomos, Makis. Révolutions Xenakis, Les éditions de l'Oeil; Cité de la Musique; Philharmonie de Paris, pp.261-264, 2022, 978-2-35137-313-2-35. hal-03615092

HAL Id: hal-03615092

<https://hal.science/hal-03615092>

Submitted on 21 Mar 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Nicolas Tixier, « S'interroger sur les limites » [entretien], in Makis Solomos (dir.), *Révolutions Xenakis*, Éd. de l'œil et & le Musée de la musique – Philharmonie de Paris, 2022, pp. 261-264.

S'INTERROGER SUR LES LIMITES

ENTRETIEN AVEC NICOLAS TIXIER

Propos recueillis par Elisavet Kiourtsoglou

Dans cet entretien, j'aimerais connaître votre avis sur l'article de Xenakis intitulé « La ville cosmique » (voir p. 172). À l'époque où il fut publié, en 1965, on pensait que l'utopie était le remède aux problèmes que le modernisme de la charte d'Athènes avait créés. Cette proposition a-t-elle aujourd'hui gagné en actualité ou demeure-t-elle une utopie d'alors ?

En lisant cet article aujourd'hui, plus de cinquante ans après sa publication, je le vois plutôt comme une dystopie, une utopie un peu sombre. Cette période des années 1960-1970 était à la recherche de nouveaux modèles pour construire de nouveaux quartiers et même des cités entières à l'appui des villes nouvelles. C'est l'époque en France des « métropoles d'équilibre », visant à repenser la distribution du territoire et organiser de nouvelles densités. Les lieux dans leurs épaisseurs s'effacent le plus souvent au profit d'une conception, plus métrique, de nouveaux modes d'habiter, en rupture avec l'histoire. Dans ce texte, accompagné de ce superbe dessin (cf. image p. 177), Xenakis propose un modèle architectural qui, littéralement, s'affranchit du territoire, de son climat et de sa géographie.

Dans son livre Musiques formelles (1963), Xenakis cherche à trouver des modèles pour produire la musique. De la même manière, il pose la « Cité cosmique » en modèle pour produire des villes : dans l'article, il explique qu'on peut bâtir partout des villes de ce type, même dans des conditions extrêmes telles que les pôles Nord ou Sud ou encore les déserts, puisque le modèle n'est pas en relation avec un environnement.

C'est l'un des paradoxes de la proposition de Xenakis : avec la construction de mégastructures architecturales verticales, avec l'urbanisation et l'aménagement, il redonne à la nature et au territoire une dimension quasi sauvage. Le territoire, ce que des milliers d'années ont tenté de maîtriser, est ici à nouveau séparé. Il n'est plus sous contrôle, des inondations peuvent avoir lieu, le sauvage animal et végétal reprend toute sa place. La nature n'est pas qu'un immense parc bienveillant pour l'homme, elle est aussi un territoire qui ne lui appartient plus en dehors des regroupements d'habitations et des lignes de circulation. Cette proposition résonne fortement avec nos préoccupations actuelles de renouer avec des modes d'aménagement qui ne sont pas seulement anthropocentrés.

Au moment de sa soutenance de thèse en 1974 à la Sorbonne, Michel Ragon a quelque peu provoqué Xenakis en demandant si une forme urbanistique comme la Ville cosmique ne nécessiterait pas une autre forme de société que celle d'aujourd'hui.

La question politique et celle du contrôle sociétal se posent très vite dans tout modèle urbain, qu'il soit utopique ou non. Xenakis semble s'en inquiéter un peu quand il précise que, à l'intérieur de cette organisation hyper structurée, les choses vont se mettre à vivre par elles-mêmes et vont altérer progressivement la proposition initiale. La question est bien celle du temps de l'architecture. Comment un espace comme celui-ci, une mégastructure pensée dans ses détails et avec un fonctionnement quasi tayloriste, aura la capacité d'évoluer, de se reconstruire par elle-même ? Les différentes expériences d'architectures mégastructurelles montrent que, si l'on touche à un endroit, on touche au tout. Par nature, l'ensemble vieillit d'un même bloc. Comment penser alors son renouvellement, sa mutation, sa restauration qui ne seraient pas d'un bloc ? C'est l'une des questions aujourd'hui majeures pour le devenir de nombreux grands ensembles construits dans ces années-là. Xenakis précise aussi qu'une grande partie des espaces, qu'il appelle « mobiles », seront mutables en quelque sorte, et qu'on pourra utiliser un espace pour autre chose que ce pour quoi il a été conçu. Mais, si je reprends ici la réflexion d'un ami architecte, Éric Alonzo, la condition de la mutabilité reste principalement le design. Ce n'est pas parce que l'espace est neutre que sa spatialité permet d'accueillir autre chose. C'est parce que, à l'inverse d'une pensée uniquement fonctionnaliste, il est caractérisé par un design original, qui donnera envie d'adapter une nouvelle fonction à cet espace.

La dimension radicale de la proposition de Xenakis pousse à s'interroger sur les limites d'un principe ici architectural, comme le faisait à cette époque Ivan Illich, penseur de l'écologie politique, avec la notion de contre-productivité : passé un certain seuil, un principe pouvait produire l'inverse de ce qu'il est censé produire. Une architecture de 5 km de haut, pensée comme un tout, peut-elle échapper à ce principe ? À partir de quelle échelle un principe architectural a priori bénéfique produira-t-il l'inverse de ce qu'il est censé produire ?

On peut entendre dans ce texte un écho à la pensée écologique d'aujourd'hui. N'est-ce pas ?

Ce projet vise une forme écologique d'aménagement du territoire. Son auteur dit clairement qu'il est contre la ville des voitures et rejoint par là quelques pensées singulières de ces mêmes années, dont celle de Lewis Mumford, précurseur d'une pensée écologique pour la ville. Mais peu de gens s'opposent alors à ce futur de la ville conçue pour la voiture. Au mieux, les architectes pensent la séparation des fonctions et des flux. Xenakis, quant à lui, énonce clairement l'intérêt d'une ville sans voiture. À l'échelle architecturale, ce projet vise à un contrôle du confort (même si cela risque de produire peut-être l'inverse). Le texte ajoute que cette architecture permet le contrôle de l'environnement intérieur, des appartements ou des lieux communs, ceci grâce au progrès scientifique et technique : on sera toujours au chaud, mais jamais trop, toujours avec de la lumière, etc. Cette conception nous renvoie aux travaux passionnants de la fin des années 1960 de Reyner Banham sur l'environnement bien tempéré.

Dans cet environnement bien tempéré, que peut y faire l'homme ?

Dans un environnement complètement maîtrisé, l'homme n'a plus grand-chose à faire, puisque la température, la lumière, etc., sont parfaitement adaptées pour qu'il n'ait pas à s'en protéger et qu'il n'ait même pas de réglage à effectuer. De plus, les ascenseurs, les tapis roulants et autres dispositifs décrits par Xenakis finissent par supprimer les efforts de déplacement. On se trouve dans un espace qui ne demande aucun effort à l'homme pour y habiter et où le passage d'un espace à un autre sera de faible expérience, au risque même d'une architecture de l'endormissement.

Sauf si les habitants sortent à l'extérieur pour rejoindre la vie sauvage, la nature.

L'aventure de l'urbanité sera lissée ou sera underground, comme n'importe quelle utopie, on en devine les contre-espaces. Alors, oui, il reste à l'homme la grande aventure du dehors où les conditions climatiques ne seront pas contrôlées et seront potentiellement extrêmes. Peut-être est-ce là la part la plus dystopique de ce projet : revenir à des habitats protecteurs face à un dehors que nous aurions désappris à habiter.

Une terre nouvelle en quelque sorte.